

Boyer et al. 2006 : F. Boyer, O. Buchsenschutz, C. Hamon, L. Jaccottey, A. Milleville, E. Thomas, B. Triboulot, Production et diffusion des meules du Néolithique à l'Antiquité : quelques exemples français. In : A. Belmont, F. Mangartz (dir.), *Les meulières. Recherche, protection et valorisation d'un patrimoine industriel européen (Antiquité-XXIe s.)*. Actes du Colloque international, 22-25 septembre 2005, Maison des Sciences de l'Homme - Alpes, Grenoble 2006, 5-13.

Chausserie-Laprée 1998 : J. Chausserie-Laprée, Les meules des habitats protohistoriques de Martigues, *Documents d'archéologie méridionale* 3, 1998, 211-235.

Une curieuse épée romaine trouvée sur le site archéologique de Liberchies (B) (IIIe siècle ap. J.-C.)

S. Boffa

Les fouilles archéologiques menées sur le site gallo-romain de Liberchies (Belgique, province de Hainaut) ⁽¹⁾ ont permis de mettre au jour plusieurs objets de grande valeur. Parmi ceux-ci, mentionnons un trésor exceptionnel composé de 368 pièces d'or (*aurei*) et un coin monétaire authentique de la période d'Auguste. Dans cette courte notice, nous aimerions attirer l'attention sur un objet qui se distingue à la fois par son intérêt scientifique et les problèmes qu'il pose : une petite épée romaine d'un type fort rare et probablement unique (fig. 1) ⁽²⁾.

Cette épée a été découverte dans l'actuelle agglomération des Bons-Villers, le *Geminiacum* antique (Ulrix 1963). Elle se trouvait au fond d'un puits situé le long de l'importante voie romaine qui relie Bavai à Cologne, la fameuse chaussée Brunehaut ⁽³⁾. Le contexte romain est homogène. Selon les archéologues qui ont fouillé le site, la présence de vases à dépressions indique que le puits ne fut pas utilisé avant le IIIe siècle ap. J.-C. et celle d'un antoninien de Valérien daté de 254 ap. J.-C. montre qu'il était encore en usage dans le courant du IIIe siècle (Severs 2008, spéc. p. 71, n° 3). Le puits semble avoir été comblé en une seule fois dans le courant de la seconde moitié du IIIe siècle. Cela nous permet de placer notre épée au Bas-Empire romain et de la dater plus précisément du IIIe siècle.

L'épée est restée pratiquement dans l'état dans lequel elle a été trouvée. Elle a simplement été nettoyée et la lame, cassée en deux probablement par la chute d'une pierre appartenant au parement du puits, a été recollée.

L'arme a une longueur totale de 45,8 cm, la poignée mesurant 13,3 cm et la lame 32,5 cm. Il est possible que sa longueur totale ait été légèrement supérieure d'environ un demi-centimètre, car la pointe est légèrement abîmée. Celle-ci mesurait environ 4,5 cm de long avant d'être endommagée. Les tranchants ne sont pas parallèles, la lame étant légèrement fuselée. Sa largeur à la base est de 3,3 cm. Elle se réduit progressivement pour atteindre 2 cm au niveau de la pointe. La soie est emmanchée dans une poignée qui se compose d'une garde en bois (long. : 6,45 cm ; larg. : 2,5 cm ; haut. : 1,7 cm), d'une fusée en os dont l'intérieur est probablement en bois (long. : 9,2 cm ; diamètre à la garde : 2,7 cm ; diamètre au pommeau : 2,4 cm) et d'un pommeau en os (long. : 5 cm ; larg. : 2,5 cm ; haut. : 2,4 cm).

Fig. 1 — Épée courte de facture romaine
(Cliché : S. Boffa).

Cet objet n'est pas totalement inconnu. En 2002, le catalogue d'une exposition organisée au Musée royal de Mariemont en publiait une petite photographie (Brulet et al. 2002, 203, n° 152) tandis que l'imposant catalogue des objets trouvés sur le site de Liberchies lui consacre quelques lignes (Dewert 2008, spéc. p. 171, n° 48). Malheureusement, ces deux publications ne lui rendent pas justice. L'épée y est simplement présentée comme un glaive romain (*gladius*) sans que ne soit relevée la singularité de cette arme.

Elle est indéniablement romaine, mais la question de son identification avec le glaive, l'arme emblématique du légionnaire, mérite d'être posée. En effet, bien que sa poignée soit semblable à celles de certains glaives du Haut-Empire par sa construction, sa forme et ses matériaux (Bishop, Coulston 2006, 80, fig. 40), sa lame, par contre, est trop courte et trop étroite. Les trois types de glaives référencés – le *gladius hispaniensis* –, le type de Mayence et le type de Pompéi possèdent tous des lames longues de plus de 40 cm et larges de plus de 4 cm ⁽⁴⁾. Les dimensions de notre épée sont inférieures à celles du type de Pompéi, le plus petit des glaives romains.

Bien plus, n'oublions pas que le légionnaire se battait en tenant le bouclier de la main gauche et le glaive de la main droite. Ce dernier était placé horizontalement à hauteur de la hanche et les coups étaient portés d'estoc, de bas en haut. Le glaive servait avant tout à percer le corps de l'ennemi et non à le couper. Pour cela, il était équipé d'une lame généralement courte (c. 50 cm), mais relativement large (c. 5-7 cm) et d'une forte pointe. Dans le cas contraire, il risquait de se briser sous la force des impacts. La lame de notre épée est trop frêle pour être utilisée de cette manière dans un combat au corps-à-corps. Notre arme ne fait donc pas partie de la famille des glaives.

Sa lame relativement courte pourrait indiquer que nous sommes en présence d'un poignard. Notre épée n'a cependant aucune des caractéristiques des poignards romains (*pugio*). Elle ne possède pas leur habituelle lame pistilliforme ni leur manche particulier. De plus, nous venons de le voir, sa poignée est bien celle d'une épée. Ni glaive ni poignard, l'épée de Liberchies invite dès lors à examiner d'autres possibilités.

À partir de la fin du IIIe siècle, le glaive est progressivement remplacé dans l'infanterie par la *spatha*, une épée beaucoup plus longue puisqu'elle mesure souvent plus de 80 cm. Plus courte qu'un glaive, notre arme ne saurait évidemment être identifiée à une *spatha* (Feugère 2002, spéc. p. 80 et fig. 12.2, 12.3). Mais Végèce, dans un passage bien connu, nous apprend que les soldats romains étaient équipés de "*gladios maiores, quos spathas vocant, et alios minores, quos semispathia nominant...*" ⁽⁵⁾. Serait-il possible que notre épée soit cette mystérieuse *semispatha*, une arme que les archéologues et les historiens n'ont pas encore identifiée avec certitude ?

Plusieurs épées courtes qui pourraient être des *semispathae* ont été trouvées sur les sites de Künzing (Schönberger, Herrmann 1967-1968 ; Herrmann 1969) (Allemagne) ainsi qu'en Angleterre (Manning 1985, 152, n° V4-V5). Tant par sa forme que par ses dimensions, notre épée présente plusieurs similitudes avec certaines de ces armes dont les lames mesurent entre 23,1 et 38,9 cm. Malheureusement, ces dernières n'ont pas conservé leur poignée. Nous perdons ainsi un important point de comparaison. Malgré les ressemblances, nous préférons dissocier notre épée de celles trouvées en Allemagne parce qu'une analyse de sa garde montre qu'une lame beaucoup plus large y a été montée antérieurement (fig. 2). Il est donc difficile

de reconnaître dans notre exemplaire la fameuse *semispatha*.

Fort de cette dernière observation et parce que notre arme ne correspond à aucun type d'épée connu, nous pouvons affirmer qu'elle est formée d'un assemblage de pièces disparates : le manche d'un glaive romain et la lame d'une autre arme. Les caractéristiques de cette lame – son étroitesse, ses tranchants pratiquement parallèles et sa petite pointe – nous suggèrent la lame d'une *spatha* qui se serait cassée en son milieu ou à sa base. Pour des raisons qui nous échappent, on aurait désiré conserver la partie utile de cette lame, on lui aurait préparé une nouvelle soie et on l'aurait remontée sur une poignée d'un ancien glaive ⁽⁶⁾. Notre épée est donc un exemplaire unique d'arme composite. Nous ne devons pas être surpris par l'existence d'un tel assemblage. En Angleterre, on rencontre plusieurs épées romaines sur lesquelles des pièces d'origine celtique ont été ajoutées (Manning 1985, 149 et 151).

Un dernier détail doit être souligné. À la base de la lame, au niveau de la garde, on note un rétrécissement notable de sa largeur d'environ 3 mm sur le premier demi-centimètre. Nous ne savons pas comment interpréter cette anomalie. S'agit-il d'une usure due à un polissage répété de la lame ? Plutôt que d'avancer des hypothèses sans fondement, nous préférons laisser le lecteur exercer sa sagacité sur ce point.

Nous aimerions conclure cette notice par deux remarques. Tout d'abord, qu'il nous est impossible de préciser si cette arme a été utilisée par un militaire ou par un civil. Rappelons qu'elle a été trouvée dans un puits situé dans l'agglomération des Bons-Villers et pas dans le fortin (*burgus*) du IIIe siècle situé non loin de là ⁽⁷⁾. Ensuite, qu'il nous est difficile d'expliquer sa présence dans ce puits puisque, selon les archéologues responsables de sa découverte, la lame y aurait été jetée encore intacte. Elle aurait été brisée plus tard, lors de la chute d'une pierre du parement. Sans leur témoignage, nous aurions probablement pensé que c'est parce que l'arme était cassée que son propriétaire s'en était débarrassé dans un puits.

Sergio Boffa

Conservateur adjoint

Musée communal d'archéologie, d'art et d'histoire

de la ville de Nivelles (B)

sergio.boffa@nivelles.be



Notes :

(1) Les publications sur ce site et sur les diverses campagnes de fouilles entreprises dans la région sont extrêmement nombreuses. Contentons-nous de signaler Severs 1985 ; Brulet et al. 2002 ; Brulet 2008, 351-361.



Fig. 2 — Garde de l'épée où se remarquent les traces d'une ancienne lame beaucoup plus large que la lame actuelle (Cliché : S. Boffa).

(2) Inv. 12179.18 ; Prov. I3 49. Cette épée est conservée au Musée communal d'archéologie, d'art et d'histoire de la ville de Nivelles (Belgique).

(3) Il s'agit du puits 49.

(4) Plusieurs tableaux présentant les mesures des glaives romains se trouvent dans Hazell 1981, spéc. p. 77, table I ; Manning 1985, 151 ; Feugère 2002, 110, fig. 136.

(5) Vegetius, *Epitoma rei militaris*, II, 15.

(6) Deux *spathae* ont été retrouvées à Liberchies : Vanden Berghe 1996, spéc. p. 80 et fig. 12.-2, 12.3. Précisons que cet article ne mentionne pas notre épée.

(7) Le fortin est abandonné au début du IVe siècle ap. J.-C. : Graff et al. 1991 ; Brulet 2008, 359.

Bibliographie :

Bishop, Coulston 2006 : M.C. Bishop, J.C.N. Coulston, *Roman Military Equipment, from the Punic Wars to the Fall of Rome*. 2e éd. Oxford 2006.

Brulet et al. 2002 : R. Brulet, S. De Longueville, F. Vilvorder (éd.), *Liberchies entre Belgique et Germanie, Guerre et paix en Gaule romaine*. Morlanwelz 2002 (Musée royal de Mariemont, 2002).

Brulet 2008 : R. Brulet (éd.), *Les Romains en Wallonie*. Bruxelles 2008.

Brulet et al. 2008 : R. Brulet, J.-P. Dewert, F. Vilvorder (éd.), *Liberchies V, Vics gallo-romain*. Louvain-la-Neuve 2008 (Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université Catholique de Louvain, CII).

Dewert 2008 : J.-P. Dewert, Les objets en fer. In : Brulet et al. 2008, 167-176.

Feugère 2002 : M. Feugère, *Weapons of the Romans*. Stroud 2002.

Graff et al. 1991 : Y. Graff, P. Lenoir, G. Bailleux, Le fortin romain (IIIe siècle) de Liberchies I (Les Bons Villers), *Romana contact*, 1991, 11-171.

Hazell 1981 : P.J. Hazell, The Pedite Gladius, *The Antiquaries Journal* 61, 1981, 73-82.

Herrmann 1969 : F.R. Herrmann, Der Eisenhortfund aus dem Kastell Künzing, *Saalburg-Jahrbuch* 26, 1969, 129-141.

Manning 1985 : W.H. Manning, *Catalogue of the Romano-British Iron Tools, Fittings and Weapons in the British Museum*. Londres 1985.

Schönberger, Herrmann 1967-1968 : H. Schönberger, F.R. Herrmann, Das Römerkastell Künzing-Quintana, *Jahresbericht der Bayerischen Bodendenkmalpflege* 8-9, 1967-1968, 57-61.

Severs 1985 : L. Severs, L'occupation romaine dans la région de Nivelles : état des questions. In : *Annales de la Société d'archéologie, d'histoire et de folklore de Nivelles et du Brabant Wallon*, 25, 1985, 9-20.

Severs 2008 : L. Severs, Les monnaies. In : Brulet et al. 2008, 59-73.

Ulrix 1963 : F. Ulrix, Où faut-il situer Geminiacum et Perniciacum ?, *Helinium* 3, 1963, 258-264.

Vanden Berghe 1996 : L. Vanden Berghe, Some Roman military equipment of the first three centuries AD in Belgian museums, *Journal of Roman Military Equipment Studies* 7, 1996, 59-93.

Ricostruzione di una fibbia in bronzo longobarda

A. Pacini

Quando in occasione della mostra "Longobardi nel bresciano – gli insediamenti di Montichiari" ⁽¹⁾ ebbi la possibilità di osservare la fibbia in bronzo della tomba 8 di Montichiari, n. inv. I48250a, un tipo diffuso in Italia settentrionale nel VII secolo (fig. 1), Lucia Miazzo, che ne aveva effettuato il restauro, mi fece notare che la superficie inferiore della stessa presentava un aspetto ruvido e sabbioso e perciò ne aveva ipotizzato la realizzazione tramite getto in sabbia. Condivisi subito



Fig. 1 — Fibbia n. I48250a dalla tomba 8 di Montichiari.

l'ipotesi, tuttavia alcune caratteristiche morfologiche della fibbia lasciavano dei dubbi a proposito, soprattutto non riuscivo a capire se le barrette sulla parte inferiore della fibbia (fig. 2) e i gambi delle tre borchiette (fig. 3) fossero stati saldati oppure ottenuti in fusione e, se sì, in che modo. Sapevo infine che l'uso della fusione in sabbia veniva in genere fatto risalire a non prima del XV secolo e che i getti d'epoca precedente si consideravano effettuati in matrici litiche o ceramiche oppure per mezzo della fusione a cera persa.

Anali autoptica

Dall'esame autoptico è risultato che la fibbia si compone di sette parti: una staffa ovale, un ardiglione desinente a scudetto, un perno di fissaggio in ferro, una placca triangolare con espansioni stondate, tre borchiette emisferiche con coroncina decorata.

Tutte le parti della fibbia, ad eccezione chiaramente del perno in ferro, furono ottenute in fusione, rifinite separatamente ed infine assemblate. A parte le ipotetiche saldature delle barrette e dei gambi delle borchiette, la fibbia non presenta alcun tipo di saldatura. La patina della fibbia, di colore bruno-verde, è sottile, uniforme e ben aderente. La prima cosa che si nota è che tutte le parti hanno il lato superiore molto ben rifinito, mentre il retro, che aderendo alla cintura di cuoio rimaneva nascosto alla vista, è grezzo e conserva addirittura alcune piccole creste di fusione (fig. 2).

Allo scopo di ricostruire la tecnica fusoria impiegata anticamente per prima cosa ho cercato di individuare eventuali tracce di canali di fusione o di sfato. Una di queste tracce è ben visibile all'estremità dell'ardiglione, sul lato inferiore (fig. 4). Queste tracce sono importanti



Fig. 4 — Parte inferiore dell'ardiglione. All'estremità è evidente il resto del canale di colata, dietro lo scudetto si trova una barretta di fissaggio.



Fig. 2 — Superficie grezza, barrette di fissaggio e creste di fusione sulla parte inferiore della placca triangolare.



Fig. 3 — Borchietta emisferica singola con relativo gambo, si notino le cavità da gas.

perchè ci dicono come furono posizionati i canali, dandoci così prove della tecnica fusoria impiegata. Non ho individuato altre tracce certe di posizionamento canali, eccetto forse un leggero rigonfiamento in un punto della staffa.

Ho analizzato poi la superficie del manufatto per risalire alle tecniche di finitura dello stesso: non vi sono segni di martellatura evidenti, la superficie è molto compatta, ben levigata in ogni parte (ad eccezione, come già detto, per la parte inferiore), non ho visto tracce lasciate da lime.

Le tre borchiette emisferiche massicce sono state fissate sulla placca triangolare piegandone il gambo dopo l'inserimento nei tre fori predisposti sulla superficie della placca. Una volta piegato il gambo delle borchiette fu schiacciato a martello. Le borchiette sono l'unico elemento che presenti una decorazione incisa, si tratta più esattamente di una serie di piccole tacche parallele sulla coroncina realizzate a scalpello (fig. 5). E' stato possibile osservare la base di una singola borchietta ritrovata durante gli scavi, essa presenta evidenti cavità da gas prodottesi durante il getto (fig. 3), anche questo indizio mi ha dato utili informazioni sulla tecnica usata, convincendomi che il gambo della borchietta doveva essere il canale di colata, poi trasformato per martellatura in chiodo di fissaggio.

Infine ho osservato i fori sulle estremità delle barrette piatte perpendicolari alla placca: sono perfettamente sferici e presentano, solo da un lato, una sbavatura lungo tutto il bordo del foro (fig. 2), il loro aspetto presuppone una perforazione a freddo con punta metallica azionata da un trapano.

L'analisi autoptica ha accertato l'utilizzo della tecnica della fusione in sabbia, ma restavano da chiarire i passaggi tecnici per ottenere le due barrette piatte forate. Nonostante alla base delle barrette, lungo il bordo di contatto con la placca, vi fossero dei grumi che

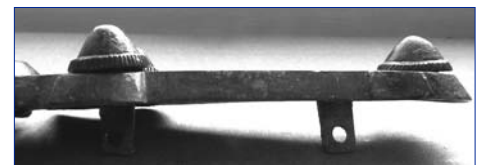


Fig. 5 — La decorazione incisa sulle coroncine delle borchiette.